

NICOLA
BARKER

Clair

roman traduit de l'anglais
par Alain Defossé

**Jacqueline
Chambon**

PRÉSENTATION

Le 5 septembre 2003, l'illusionniste new-yorkais David Blaine entre dans une boîte en plexiglas transparente au-dessus de la Tamise et entame un jeûne qui doit durer quarante-quatre jours. Nuit et jour, des badauds l'observent, entre fascination, hostilité et indifférence. Adair Graham Mackenny, vingt-huit ans et *fashion victim* de son état, comprend vite qu'il tient là le spot idéal pour lever des filles. Malgré un grave complexe d'infériorité, tout semble se dérouler comme prévu, jusqu'à ce qu'une femme armée d'un sac rempli de boîtes Tupperware le traite ouvertement de maquereau...

En prenant comme point focal de son intrigue David Blaine et les réactions suscitées par sa performance, Nicola Barker dépeint une société rongée par l'illusion, la célébrité et la faim. Elle livre aussi une puissante réflexion sur le roman, cette boîte transparente dans laquelle se débattent des personnages pour des lecteurs pornographes. Unanimement salué par la critique à sa sortie, porté par des personnages délicieusement excentriques et une exubérance linguistique où se manifeste un rare génie de l'écriture, enfin traduit en français, *Clair* est un roman peep-show délirant et profond.

NICOLA BARKER

Née en 1966, Nicola Barker vit à Londres. De ses neuf romans, seuls ont jusqu'ici paru en France Les Écorchés vifs (Gallimard, 1999), Géante (Gallimard, 2003) et Les File-au-train (Gallimard, 2005). Dans une écriture d'une inventivité et d'une richesse inouïes, elle met en scène des personnages marginaux dans des situations inattendues, à la limite de l'absurde.

DU MÊME AUTEUR

LES ÉCORCHÉS VIFS, Gallimard, 1999.

GÉANTE, Gallimard, 2003.

LES FILE-AU-TRAIN, Gallimard, 2005.

Titre original :

Clear

Éditeur original :

Fourth Estate/HarperCollinsPublishers, Londres

© Nicola Barker, 2004

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN978-2-330-01718-7

NICOLA BARKER

Clair

Un roman transparent

traduit de l'anglais
par Alain Defossé

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication

*Pour mon père, Derek Roston Barker. Pour le
père de Ben Thompson, le Très Révérend Jim,
et pour le père de Tina Miller qui, enfant,
assista impuissant à la mort d'un illusionniste.*

Je ne pourrais pas, mais absolument pas vous dire pourquoi exactement, mais tout d'un coup ma tête s'est mise à résonner des premières lignes de *Shane*, de Jack Schaefer (son "Grand Roman Classique de l'Ouest Américain", vous vous souvenez ?). Je me disais, mais c'est incroyable comme ces premières phrases sont *précises*, et en même temps on ne sent pas l'effort, du tout, c'en est dingue ; le style de Schaefer (sa – *eah* – sa "voix", disons), si épatamment tenu, sa "vision" artistique (si je peux me permettre d'utiliser ce mot sans vergogne, alors que nous nous connaissons à peine), si parfaitement (et là je veux dire *parfaitement*) intègre.

"J'ai des couilles énormes."

Voilà ce que hurle le texte.

"J'ai des couilles *énormes*, vous entendez ? J'ai des putains de couilles *comme ça*, et ça me *plaît*, et je n'ai rien d'autre à prouver."

Tout le reste – comme on dit – est littérature.

Parce que bon, soyons francs, quand on en a de si grosses, on exerce automatiquement une sorte de bizarre autorité morale, un côté "On y va les *gars*", très Commando Marines 44, (à défaut de trouver mieux), un ascendant intellectuel très particulier qui se révèle extrêmement, extrêmement attirant pour tous les pères-la-pudeur, les nonettes littéraires coincées (et autres Petites-Couilles, Sans-Couilles – parce que juste *ciel*, mais on ne va pas les oublier, n'est-ce pas ?).

Bon, ce n'est pas moi qui édicte les règles, d'accord ? Moi je suis un simple observateur objectif et dépassionné de l'Animal

Humain. Si vous éprouvez le besoin urgent de contredire ce point (et vous êtes *absolument* libres), alors pourquoi ne pas écrire une lettre détaillée à Ms Germaine Greer ? (Voilà, c'est ça chérie, va vite chercher ton joli stylo vert... *Voilà*. Et je suis bien certain qu'elle adorera te lire, une fois qu'elle aura fini de bouffer le cul de ce *sublime* adolescent...)

Schaefer (pour en revenir à ce que je disais), en tant qu'*écrivain*, saute littéralement à pieds joints dans les entrailles de la bête.

Si c'est possible, je... *euh*... je citerais bien un extrait, histoire d'illustrer mon propos (mais c'est complètement de mémoire, donc vous me pardonneriez)...

"Il pénétra dans notre vallée au cours de l'été 89. J'étais tout môme à l'époque, à peine aussi haut que notre clôture..."

Bon. Oui, c'est vraiment (non non, je sais, c'est *vraiment*) approximatif comme citation (je ne retrouve plus mon exemplaire. Et ne me fais pas de procès, Jack, si tu es encore vivant et que les citations erronées sont pile-poil le truc qui t'empêche de dormir la nuit. Ou – pire encore – si tu es une espèce de morbaque travaillant au service des Droits chez quelque gros éditeur de Swindon qui *adore* prendre son pied à poursuivre les gens en justice pour ce genre de connerie futile et complètement de bonne foi : parce que c'est censé être un *hommage* au gars, là, donc si tu veux bien tu me laisses un peu de mou, okay?).

Donc c'est une *approximation* (comme je l'ai déjà bien précisé, me semble-t-il), mais je suis sûr que vous avez déjà pigé...

Alors on va entrer dans le détail, si vous voulez bien.

Il. D'accord ? C'est le premier mot : *Il*. C'est *lui*. C'est *Shane* : L'homme.

Une première, brève respiration et il est déjà *là*. Il est arrivé. C'est *Shane*. Il est là devant nous ; complètement (et de manière *hallucinante*) dimensionnel.

Et la seconde respiration ? (si vous pouvez essayer de refréner votre impatience, l'espace d'une seconde). Dans cette deuxième respiration, il... Oh. Juste ciel. Il s'approche *encore* de vous.

Wouah !

Il vous chevauche presque maintenant (sentez l'odeur de cuir chaud de ses chaps – la transpiration de son cheval –, la graisse de son arme au fond de son étui).

Euh bon, on va faire un petit flash-back, là : le deuxième mot (le *deuxième*, d'accord ?) est le mot "pénétra". *Il* pénétra *Il* *pénétra* (pour le cas où certains d'entre vous auraient perdu le fil).

"Il pénétra dans notre vallée..."

Il *pénétra*...

Et voilà. Deux mots quelconques, apparemment insignifiants, et Un Héros Est Né.

Dieu du ciel.

Ça vous met le nez dedans, carrément.

Je vous en *prie* (non, vraiment), ne me laissez pas radoter trop longtemps (parce que je vais radoter. Radoter, c'est ma marque de fabrique), mais quand même, quel style *impeccable*, non ?

(On peut lui reconnaître ça, non ?

À Schaefer.

Allez, une ovation debout !

Schaefer...?

Wouah. Bon, il n'a plus exactement trente ans, pas vrai ? Et... euh... il est un peu faible des gen...

Houp-là !

Il peut...?

Cela ne vous ennuie pas...?

Oh.

C'est bien sa *secrétaire*, là, à côté de lui ?

Elle pourrait peut-être... Ouais ?

Bien, c'est... voilà, *parfait*. Super. Euh...

Houla !

Houlala !

Ouf.

Voilà, ça va. *Ça va.*

Pffff.

Non mais regardez-le, ce vieux cabotin – *regardez-le !* – il se régale !

Et le public ?

Debout. En train de balancer leurs briquets Bic à bout de bras, jusqu'à se cramer le pouce. De taper des pieds. Complètement *extatique*, bon Dieu, et tout ça *pour deux simples mots*. Parce que ça fait deux. Vous n'avez qu'à *compter*.)

Ça ne s'apprend pas. Impossible. C'est *inné* (je parle en connaissance de cause). Et vous pouvez bien me traiter de naïf (si ça vous dit. Je peux encaisser), mais je ne vois pas Schaefer (c'est ma vision), tête doucement inclinée, lèvres entrouvertes, stylo appliqué, en train de prendre des notes précises sur la "structure" ou l'"usage de la métaphore" au cours de quelque misérable *atelier d'écriture* au-delà du gênant dans un établissement perdu en plein Midwest américain vers 1947.

Non, parce qu'on est là dans l'écriture à l'état brut, et au *sommet* de son état brut. Le côté "Je suis ça", "J'ai vécu ça". Shane (ouais, vous vous souvenez de lui ? De lui, *Il...* ? Celui qui *pénètre* ?) est le premier personnage dont Schaefer parle dans le livre ; il en est la première *syllabe*, carrément. Et si j'ai à peu près bien pigé (et je suis relativement sûr que oui, j'ai... Oh et puis merde, *évidemment* que j'ai tout parfaitement pigé), eh bien c'est aussi la dernière. Il est également la *dernière* syllabe.

(Introduire le thème lancinant de *La Quatrième Dimension*.)

Ça ne peut pas être un accident ! Ça ne peut pas.

Le roman se termine sur son nom (même si cette fois, Shane part, n'arrive pas). Toute la narration n'est essentiellement qu'une *résonance* de son nom :

Shbbh-aaay-yne (Ouais. Je trouve que ça fonctionne mieux phonétiquement, je ne sais pas pourquoi).

Veillez noter – surtout les poètes inconnus parmi vous – ce *silence* parfait dans la première partie du mot – *Shbbh* ! Écoutez ! Ce nom est celui de quelqu'un d'*important* ! Écoutez bien ! *Shbbh* !

(Bon, d'accord, je commence peut-être à être un peu lourd, là.)

Mais le nom résonne, aucun doute. Le livre (ce poids dans votre main gauche – toutes pages lues – et cette *absence* de

poids dans votre main droite, parce qu’il est achevé : le voyage est terminé) évoque presque cette grande grosse vieille horloge de grand-père, qui sonne les heures de toutes ses forces. Ce son colossal d’une cloche assourdissante :

“Et c’était *Shane*.”

(Ça, c’est la dernière ligne.)

Diiiiiiingggg!

Je veux dire c’est géant, c’est énorme, ou quoi ?

En fait, je me bidonne bien. Je jure devant Dieu (comment ça, pauvre mec ? *Moi* ? Bon, je ne me donne pas la peine de nier). Parce que je suis un morceau d’argile – d’argile, littéralement – entre les mains de Schaefer. Et que *j’adore* ses mains (On se calme. Il n’y a rien d’ambigu là-dedans, rien du tout). Non, simplement j’aime ce sentiment. Vraiment. D’être manipulé, guidé, d’être *le jouet*, et d’une manière si admirable. C’est... je suis... je suis très, très heureux de participer à ce processus. Parce que c’est une sensation qui n’égale aucune autre (donc autant y participer vous aussi, hein ?).

Dernière ligne : Schaefer est en charge de tout ça.

(Mon vieux, on est forcément responsable de sa propre merde. C’est un *fait*.)

Donc oui peut-être que je pense parfois un peu trop à *Shane*. Et peut-être que je suis trop enclin à tout analyser, mais bon, “la vie gît dans les détails”, comme on dit (“on”, en l’occurrence, étant chroniqueuse dans le numéro du *Elle Décoration* que j’ai feuilleté machinalement à la Clinique des MST de Bow, mardi dernier, et qui glorifiait – avec quelle passion – le retour du papier peint imitation cuir. C’est le *must* de demain).

En fait, c’était son premier livre. *Shane*. Le premier Schaefer. J’ai aussi lu l’autre, le gros, là – impossible de me souvenir du titre (et puis merde. C’est tellement... enfin...).

La Compagnie des lâches !

Bingo !

Ouais. Il n'était pas si bon.

Mais la foudre ne frappe jamais deux fois, etc.

Mmmm.

Êtes-vous...? Et moi, suis-je...?

Bon, là on appuie sur *rewind*, d'accord ?

On ralentit, on ralentit...

Et là... mouais...

... *STOP!*

Parfait.

On laisse en pause une seconde...

Oui...

Euh...

Bohhh. *Non.*

Bon, okay.

Encore deux coups pour voir.

Non, juste deux...

STOP!

C'est *ça!*

C'est *moi.* Je suis...

Je suis tout petit maintenant. Voyez ? Tout en bas à gauche...

Vous pourriez peut-être...?

Bingo!

Bon, c'est un peu l'anarchie, là – le point n'est pas fait, le son est abominable. Mais je pense qu'en vous mettant tout près, vous arriverez à peu près à me voir, présent mais discret, presque fondu dans l'arrière-plan...

Je suis assis, légèrement voûté (ma posture habituelle – j’ai un problème de dos connu sous le nom de “Lordose de l’ona-niste”), ma main libre fourrée dans ma poche de pantalon, mon casque hurlant (j’écoute ODB, qui jure et blasphème tant qu’il peut – et Dieu sait), songeant à *Shane* tout en mâchonnant mon sandwich (c’est la pause-déjeuner). Je chevauche, moi, ce muret de marbre à vous geler les gonades qui borde la Mère de tous les fleuves. (Non. *Pas* le Nil. C’est Agatha Christie que vous voulez ? Alors voyez à la lettre C).

La Tamise.

Ratatataaaaaa !

La Tamise dans sa douce splendeur automnale. Tower Bridge se dresse dans mon dos – ses immenses remparts turquoise (d’accord, je ne suis pas un cador en matière d’architecture) s’élevant entre mes deux chétives omoplates comme des ailes de chauve-souris psychotiques (la métaphore me semble tellement presque pertinente que je suis bien tenté de la laisser. *Certes*, elle est un peu tirée par les cheveux – surtout si l’on considère les différents points de vue possibles et tout ça – mais je pense que Jack l’aurait approuvée. Je pense que Jack dirait, “Tu fais un sacré bon boulot, là, gamin ; mais n’oublie pas l’histoire. Garde l’esprit concentré sur la *narration*, parce que c’est ce qui compte vraiment, dans cette affaire. C’est ça le plus *important*.”

Ce mec est un *saint*, ou quoi ?)

Nous n’en sommes qu’à la deuxième semaine de la spectaculaire Performance de Jeûne en Public de David Blaine, le Maître de l’Illusion, *Au-dessus du bas* (et Dieu sait comment il arrive à trouver un titre aussi simple sans que ça sonne comme une connerie sans nom).

Donc c’est le jour 8 ou 9 – j’ai oublié (j’ai du mal à déchiffrer cette espèce d’horloge digitale de 44 jours, de là où je suis) – mais on a déjà l’impression que ça dure depuis une éternité (on a eu droit aux balles de golf, aux œufs, aux nanas exhibant leurs seins, aux pistolets à peinture, aux barrières escaladées, à un doublement de la sécurité et à Shiraz Azam et ses tambours de la nuit...).

N'allez pas imaginer une seule seconde que c'est par quelque heureux hasard que je me trouve perché ici (au cœur de l'action, si l'on peut dire), parce qu'en fait je travaille (comme employé de bureau, et ce à l'encontre de ma volonté, de mes instincts, de mes inclinations) dans le seul bâtiment donnant directement sur cette performance de dingue (vous nous avez peut-être vus dans toutes les revues d'architecture et de design, au début de l'année dernière) : une immense structure de verre gris-vert évoquant un pot à lait dessiné par Alessi ou un gros pingouin : le Bâtiment Administratif du Grand Londres (nous étions le centre du monde jusqu'à ce qu'ils construisent cette espèce de cornichon près d'Algate. À présent, nous ne sommes plus qu'un papier gras. La modernité, c'est comme un chien mal éduqué : essayez de le faire obéir, ne fût-ce qu'un instant, et il se retourne d'un coup et mord la main qui le nourrit. *Clac.*)

Je suis installé à quelque distance de toute cette foire. Les médias sont toujours très présents, ils prennent leur pied à faire "leur" photo, à écrire "leur" commentaire (euh, c'est moi, ou bien ils ne se rendent pas compte que ce très célèbre magicien, la trentaine un peu grassouillette, ne va pas *s'envoler*, nulle part ? Pas de panique, les gars, vous avez encore quelque 36 jours pour pondre votre papier. Alors détendez-vous, relax. Comme lui).

C'est tragique, mais Blaine fait resurgir ce qu'il y a de pire chez les Britanniques. Je ne sais pas si c'est son but (si cela fait partie de l'excitation, pour cette espèce de Christ américain), ni même s'il s'attendait à ça, mais il fait la une de presque tous les tabloïds. On le traite d'imposteur, de tricheur, de dingue, de menteur. Ils sont tous quasiment sur le pied de guerre. Et pour des raisons morales, apparemment. Parce que c'est du plus extrême Mauvais Goût de se laisser crever de faim quand on a la possibilité de ne pas le faire – Ah ouais, alors pourquoi vous ne dites pas ça à tous ces tarés de pervers d'*anorexiques* ? –, surtout (*particulièrement*) quand on appelle ça de l'Art (tout en empochant, par pure coïncidence, 5 millions de bénéf).

Cynique ? *Moi ?*

Écoutez, je suis simplement assis sur ce pauvre mur, à regarder le spectacle qui se déploie autour de moi. Je ne sais pas exactement si j'aime ou si je déteste (vous me trouverez à califourchon entre les deux. Je suis le genre de mec qui adorait faire du vélo assis sur la barre de la bicyclette). Mais qui (*qui ?*) pourrait nier que c'est une sacrée affaire ? Dans un sacré *décor* – Parce que Sainte Marie mère de Dieu, mais comment la municipalité a-t-elle pu autoriser une telle imbécillité ? Et là, en plus, à son nez et à sa barbe. Au centre du monde.

C'est une suggestion qui vaut ce qu'elle vaut, mais j'ai bien l'impression qu'un pauvre mec, quelque part, doit se faire méchamment taper sur les doigts à cause de tout ce boxon.

“Euh... balbutie-t-il, j'ai pensé que cela attirerait les *touristes*, monsieur le maire. Je me suis dit que ce pourrait être un... enfin le point culminant d'autres événements culturels que nous organisons dans le parc tout au long de l'été. Je veux dire, les enfants ont *adoré* la reconstitution d'une ferme traditionnelle, n'est-ce pas ? Avec les oies, les *poules* et tout ça ? Et puis il y avait cette initiation à la *cuisine* dans la tente rayée. Tout ça a eu un très grand succès...”

Les balayeurs (venons-en à l'essentiel) sont absolument *verts* (je ne sais pas s'ils peuvent être entendus par le maire, mais si c'est le cas, alors celui-ci est sur le point de perdre ses couilles).

D'ailleurs je connais Georgi, comme ça, bonjour-bonsoir (Gee-or-gi. Vingt-deux ans. Plus de dents. Roumain. Le mec le plus ivre de rage que l'on puisse aujourd'hui trouver sur terre).

Georgi doit toujours gérer pas mal de saloperies (il me fournissait aussi un ecsta à l'occasion), car balayeur sur cette partie du fleuve, ce n'est pas un métier facile. Déjà, toute la zone est pavée – et clôturée. Et c'est une immense nasse à touristes, un point de rassemblement pour tous (le monde entier a le sentiment de posséder déjà cette vue, et d'une certaine manière – si l'affection engendre la possession –, c'est le cas).

Il faut que ce soit impeccable – à *toute* heure du jour et de la nuit –, et avec ces tonnes de marbre délicat et de ciment lissé et d'architecture spectaculaire, n'importe quel détritrus semble

camper sur place. On ne voit que ça. Il faut lui régler son compte, et vite (putain magne-toi, mec), sinon nous tous, fiers Londo-niens (ça fait dix ans que je vis ici, donc bon, je peux parler), aurons l'air de nous négliger.

Et ça, on n'aime pas.

Mais avec l'arrivée de la cage de Blaine, les choses ont commencé à partir en vrille. Est-ce à cause de Blaine lui-même ? De l'excitation qui entoure l'événement ? De la colère ? De l'admiration ? En tout cas, les gens semblent saisis d'un besoin irrésistible de tout saloper. C'est devenu Merdeville, Caca City. On trouve toute sorte de fruits gâtés, d'œufs pourris (les éleveurs de volailles britanniques *jouissent* de cette situation. Nom de Dieu, disent-ils, il était temps qu'on voie enfin la couleur de leurs subventions), et pire que tout, il y a l'élément humain.

Bon, ne vous méprenez pas sur moi (ni sur Georgi) : les gens ont *toujours* pissé dans les coins (un pont – n'importe quel pont – l'exige quasiment de tout homme doté d'un pénis en état de marche), mais de la manière dont ça se passe actuellement, on croirait que le quai est un immense urinoir, et Blaine dans sa cabine, le bloc parfumé accroché en haut de la cuvette. C'est la dégénérescence *totale*. Les gens chient *partout*. C'est devenu un véritable Merdorama, ici. On en trouve d'énormes masses fumantes dans tous les creux, tous les recoins, toutes les anfractuosités. Et ce pauvre Georgi – avec son balai, sa pelle et son petit jet d'eau – est censé nettoyer toute cette saloperie – la *vôtre*.

Mais, et c'est ça le plus fort : il ne vous en veut pas.

Hm-hm.

Du tout.

Il en veut au connard qui s'affame dans sa *boîte*, là-haut.

Blaine.

“C'est à cause de *lui*, rugit Georgi en agitant son balai vers le New-Yorkais tout pâlichon, cet idiot, ce dingue de salopard de *juif*!”

Mouais. Et moi, où je suis censé jeter l'emballage de mon sandwich ?

J'ai un ordre du jour. Il faut absolument que vous sachiez cela. Je veux dire, tout ceci n'est pas purement *arbitraire*.

Hm-hm.

J'ai un planning, tout à fait.

Donc mon père – pour mémoire (et si, c'est *absolument* pertinent ; c'est le cœur même de l'histoire, son *noyau*) – s'appelle Douglas Sinclair MacKenny et, toutes choses égales par ailleurs, est un type assez ordinaire. Il aime jardiner, est fan d'*Inspecteur Morse*, de trains à vapeur et du championnat de rugby. Il aime aussi le jazz traditionnel, Michael Crichton, les pantalons à taille élastique, Joanna Lumley et les litchis. À seize ans, il a traversé la Manche à la nage. Mais il ne nage plus trop à présent.

Il dirige un bureau de poste annexe dans le Nord du Herefordshire (où je suis né il y a 28 longues et laborieuses années – pas sur le *comptoir* du bureau, naturellement, on ne va pas être aussi niais, hein –, enfant unique : Adair Graham MacKenny). Il est heureusement (enfin dans les limites du raisonnable) marié à ma mère (Miriam), et c'est un homme foncièrement aimable, affable et tolérant.

(En deux mots : il n'aime pas les Noirs ni les pédés, mais quel raté de 55 ans, de type caucasien, à l'esprit étroit, votant Conservateur, les aimerait ? Mmm ? Donnez-moi *un* nom.)